

**Entrevue (en guise d'introduction au poème « Nos doigts »)**

Bertrand Nayet

---

Volume 22, Number 1, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006041ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006041ar>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

**ISSN**

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this document**

Nayet, B. (2010). Entrevue (en guise d'introduction au poème « Nos doigts »). *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 22(1), 71–77.  
<https://doi.org/10.7202/1006041ar>

**Entrevue**  
**(en guise d'introduction au poème «Nos doigts»)**

Géry Dequiedt: – Ah, m'sieur Nayet! Bien content d'vous rencontrer.

Bertrand Nayet: – Bonjour, euh... Vous...

GD: – Oh, Géry, Géry Dequiedt.

BN: – Géry, avec gé, pas djé, n'est-ce pas?

GD: – Exact.

BN: – Comme mon deuxième prénom.

GD: – Évidemment.

BN: – Oh, J'pensais qu'dans l'continuum spatio-temporel on pouvait pas s'rencontrer ailleurs que dans l'futur?

GD: – Bien, là, et là, dans chaque maintenant, on est dans l'avenir par rapport aux instants où on s'était pas encore rencontré.

BN: – C't'une entourloupe, mais bon, disons que j'joue l'jeu.

GD: – Alors ça marche si j'vous...

BN: – Évidemment, elle s'inventera pas toute seule cette entrevue!

GD: – Bon, hmmm... Entrevue de Géry Dequiedt, reporter, avec l'écrivain Bertr...

BN: – Oké, oké! Fais pas tant d'manières.

GD: – Euh... C'est pour moi, c'est une sorte de mantra, pour me...

BN: – Arrête tes simagrées. T'es moi et j'suis moi. Alors suis moi!

GD: – Bon, euh... Si vous voulez pas, on n'est... Vous... Enfin, on n'est, t'es pas, j'suis pas obligé...

BN: – Non, non, ça va, ça va.

GD: – Alors, euh... Entrevue de Géry Dequiedt avec l'auteur Bertr...

BN: – ... Écrivain, c'était bien.

GD: – Hmm! Entrevue avec Bertrand Nayet.

BN: – Tu vois, tu peux faire court!

GD: – Mais vous, vous ne vous privez pas de mots.

BN: – Non, c'est vrai. J'ai tendance à faire des phrases à la Proust, à la Yourcenar, à la David Foster Wallace.

GD: – Des inspireurs?

BN: – Des aspirateurs, oui! Eux, ils sont comme des trous noirs, ils absorbent tous les mots qui passent à proximité. Mais, bon, Proust, non, j'crois pas, pas tellement.

GD: – Il vous inspire pas?

BN: – Non, j'crois pas. Ou alors peut-être dans l'goût, quelque chose d'un peu acide. Yourcenar, sans doute, j'la relis souvent. La seule, vraiment, que j'relise. Elle, c'est peut-être la saveur philosophique, comme le salé d'une peau sur la langue. Foster Wallace, c'est un grand éclat de rire, la verve et la pullulation des voix, la fulgurance du flot émotif. Dans son cas, c'est surtout une admiration. J'sais bien que j'deviendrais fou à toujours suivre sa manière.

GD: – Et les haïkus?

BN: – Oui.

GD: – On n'est plus dans la prolifération des mots.

BN: – Exact.

GD: – Qu'est-ce qui vous a poussé, qu'est-ce qui vous pousse à... à...

BN: – Rien.

GD: – Vous cultivez le contraste?

BN: – J'l'observe.

GD: – C'est une forme de méditation?

BN: – La méditation a un but, elle.

GD: – Une contemplation?

BN: – Dès qu'on s'en rend compte, c'en n'est plus une...

GD: – Une forme de spiritualité, alors? Au moins?

BN: – Accidentelle.

GD: – Bon, vous trichez, là! Vous jouez plus l'jeu, vous vous foutez d'ma gueule!

BN: – J't'ai tout dit.

GD: – Qu'est-ce que j'peux écrire si vous m'contredisez tout l'temps?

BN: – Non. Non. J'énonce.

GD: – Vous voyez? Vous l'faites encore!

BN: – Écoute.

GD: – Quoi?

BN: – Sent.

GD: – Vous savez, j'aurais plus d'enseignements si j'googlais «haïku»!

BN: – C'est une idée.

GD: – Lapidaire, hein?

BN: – Quel comble, moi qui aime l'abondance!

GD: – J'crois que j'comprends...

BN: – T'as d'la chance! Moi, j'cherche pas vraiment à comprendre.

GD: – Non?

BN: – J'vais surtout vers la joie.

GD: – La joie...

BN: – Du créateur, de l'esprit qui crée. Pas de création sans joie.

GD: – La quête du bonheur?

BN: – Oh, l'bonheur, hein!

GD: – Vous y croyez pas?

BN: – L'bonheur, c'est un opium. Passons. D'autres questions?

GD: – Euh... Ce poème qui paraît aujourd'hui, dans les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*...

BN: – «Nos doigts».

GD: – C'est pas nouveau.

BN: – Si. Enfin, oui et non. Je l'ai lu en septembre 2009 lors d'la soirée d'ouverture du *Winnipeg International Writers' Festival*.

GD: – En français?

BN: – Bien, oui.

GD: – Les gens ont compris?

BN: – Je mime et je fais de la danse expressive en même temps. Non, mais y'a toujours quelques amis qui comprennent.

GD: – Mais pas tout l'monde.

BN: – C'est pas d'ma faute s'ils ont pas pris l'temps d'apprendre. C'qui serait bien, ce serait d'traduire et d'passer une feuille à chacun-chacune.

GD: – Et depuis c'temps-là?

BN: – J'l'ai peaufiné.

GD: – Mais vous aviez commencé par écrire des nouvelles, non?

BN: – C'est c'que j'ai publié en premier, mais c'est par la poésie que j'suis entré en littérature. J'me souviens encore du poème, du temps qu'il faisait, du pupitre où j'étais assis, de l'institutrice, pas d'son nom, malheureusement mais d'son visage, d'sa voix.

GD: – Ah, ouais?

BN: – J'devais avoir 6 ans. On vivait encore dans l'Yonne.

GD: – En France?

BN: – À Champignelles. Un p'tit village qui m'paraissait immense. La salle de classe aussi m'paraissait immense. Pourtant... C'était pendant l'hiver. Il faisait gris. La maitresse nous avait lu (imagine les mille et un petits bruits d'une classe de gamin, tousotements, chuchotements, semelles frottées contre le plancher, et l'écho contre les grandes fenêtres):

*De toutes les belles choses  
Qui nous manquent en hiver,  
Qu'aimez-vous mieux?  
Moi, les roses,  
Moi, l'aspect d'un beau pré vert,  
Moi, la moisson blondissante,\_  
Chevelure des sillons;\_  
Moi le rossignol qui chante,\_  
Et moi, les beaux papillons!*

Elle choisissait l'premier gamin qui levait la main pour réciter à tour de rôle un des vers du poème. Je m'suis arrangé, j'avais bien prévu l'coup, j'voulais réciter le dernier vers. J'avais fait semblant de pas être très rapide lors du choix des premiers vers. J'endormais la concurrence. Quand j'ai récité, puis quand j'ai entendu ma voix, la vraie, réciter le dernier vers, clore cette suite de belles images par le flottement gracieux des ailes des papillons, j'étais aux anges. «Les Papillons», c'est de Gérard de Nerval. Elle nous a lu seulement la première strophe. Le reste, c'est une leçon d'entomologie et du symbolisme un peu mortuaire. Mais ça, j'l'ai su plus tard. A c'moment-là, cette seule strophe, elle m'a transporté.

GD: – Mais c'est pas votre seul poème?

BN: – «Nos doigts»? Non, non. Il fait partie d'une série. En fait, au départ, je prévoyais pas en faire une série. J'ai écrit différentes choses, des nouvelles, des pièces, des haïkus, des contes, des chroniques...

GD: – Une sorte de quête?

BN: – Plutôt une sorte de tropisme. Vers la joie. Après tout, pas d'joie sans création. Et un beau jour je me rends compte qu'il y a une sorte de suite, de préoccupation, de teinte communes, le lien des saisons de la terre et de l'humanité. Dans des styles éclectiques, des formes différentes mais toujours, ou souvent sur les mêmes thèmes et avec la même atmosphère. Des poèmes narratifs ou dramatiques, au sens de dialogue théâtral, où les voix de divers narrateurs s'entrelacent en même temps qu'elles parcourent la terre, l'eau, l'air et la lumière de nos territoires qui deviennent, pour un temps, des terroirs. Mais des fois, il n'y a qu'un narrateur, avec plusieurs niveaux de conscience. Certaines de mes nouvelles<sup>1</sup> sont un peu comme ça aussi, «Winnipeg, 6 h 20» (1995) par exemple, et «chrysalide» (1998), qui est plus poème que nouvelle. Il y a eu «Le Nicolett» (2005a), «8 X 4» (2005b), inspiré d'une toile de J.R. Léveillé, «Miscoussippi» (2007), «L'enfant Rouge» (2008). Si je publiais à nouveau «L'enfant Rouge», le poème «Nos doigts» serait intégré, non pas à la fin ou à la suite de ce texte, mais à l'intérieur même du texte, entre les sections «1737 – rêve» et «1919 – terre», comme un pendant rural à l'urbanité de 1919. J'placerais aussi «Mishipeshu» (2009) dans cette série. C'est pas un poème, mais l'inspiration en est un poème, ou du moins la poétisation d'une histoire: «Le Carnet pariétal».

GD: – Alors, l'humain et le territoire.

BN: – Plutôt l'humain et la terre. D'ailleurs, c'est à s'demander si j'fais d'l'histoire ou d'la géographie.

GD: – Ou d'la mise en scène.

BN: – Bien sûr.

Bertrand NAYET

## NOTES

1. Le lecteur trouvera les références complètes à la suite du poème.

## BIBLIOGRAPHIE

- NAYET, Bertrand (1995) «Winnipeg – 6 h 20», *Cahiers franco-canadiens de l'ouest*, vol. 7, n° 2, p. 273-283.
- \_\_\_\_\_ (1998) «chrysalide», dans *La vie quotidienne et autres champs de mines*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, p. 63-65.
- \_\_\_\_\_ (2005a) «Le Nicolett», *Ancrages*, n° 2, p. 27-30.
- \_\_\_\_\_ (2005b) «8 X 4», *Cahiers franco-canadiens de l'ouest*, vol. 17, n°s 1-2, p. 183-192.
- \_\_\_\_\_ (2007) «Miscoussippi», *Art le Sabord*, n° 78, p. 32, 35.
- \_\_\_\_\_ (2008) «L'enfant Rouge», dans FAUCHON, André et HARVEY, Carol J. (dir.) *Saint-Boniface 1908-2008: reflets d'une ville*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 123-127.
- \_\_\_\_\_ (2009) «Mishipeshu», dans GABOURY-DIALLO, Lise Dir.) *Sillons: hommage à Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, p. 171-189.